



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

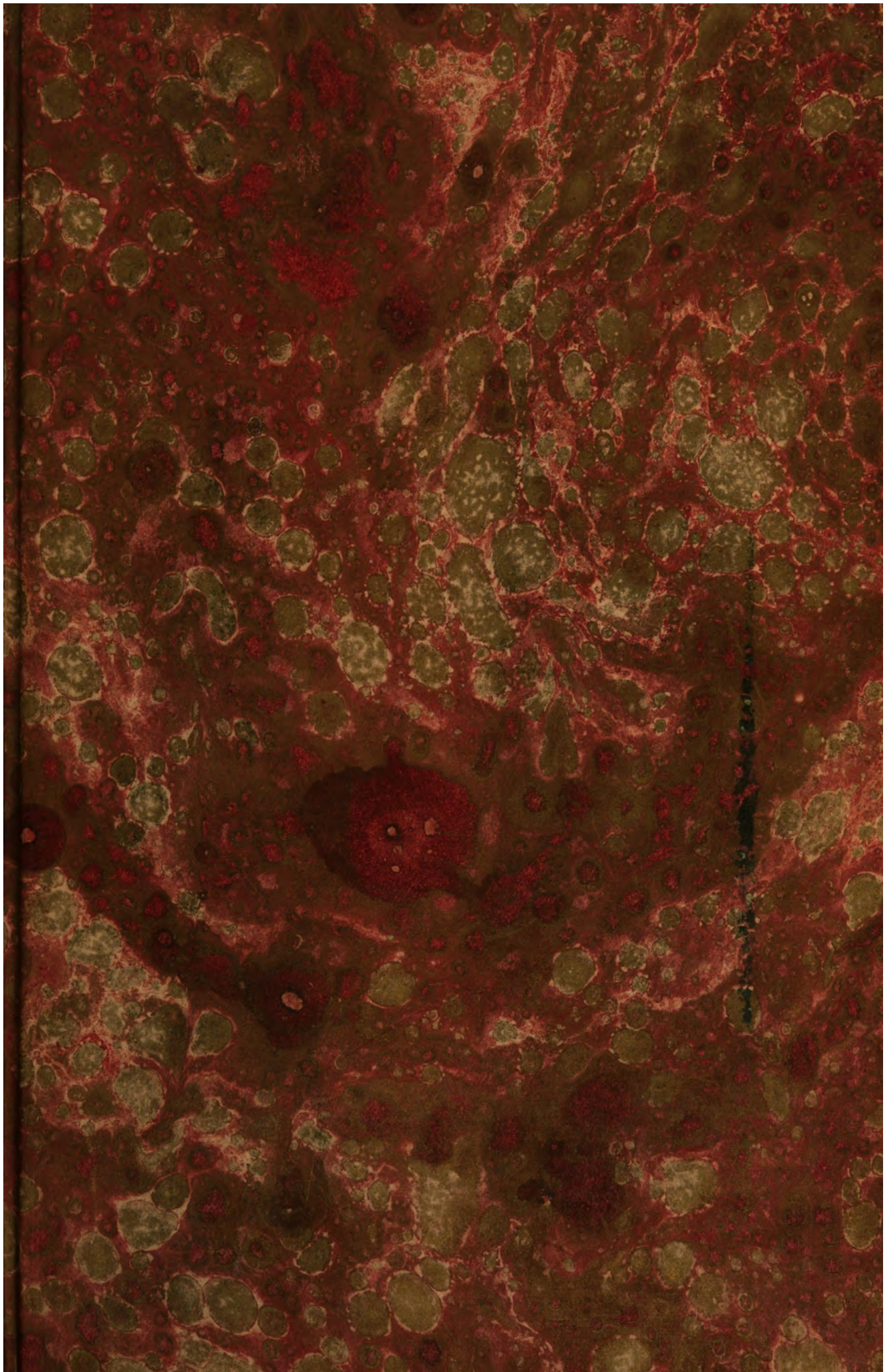
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



OXFORD UNIVERSITY

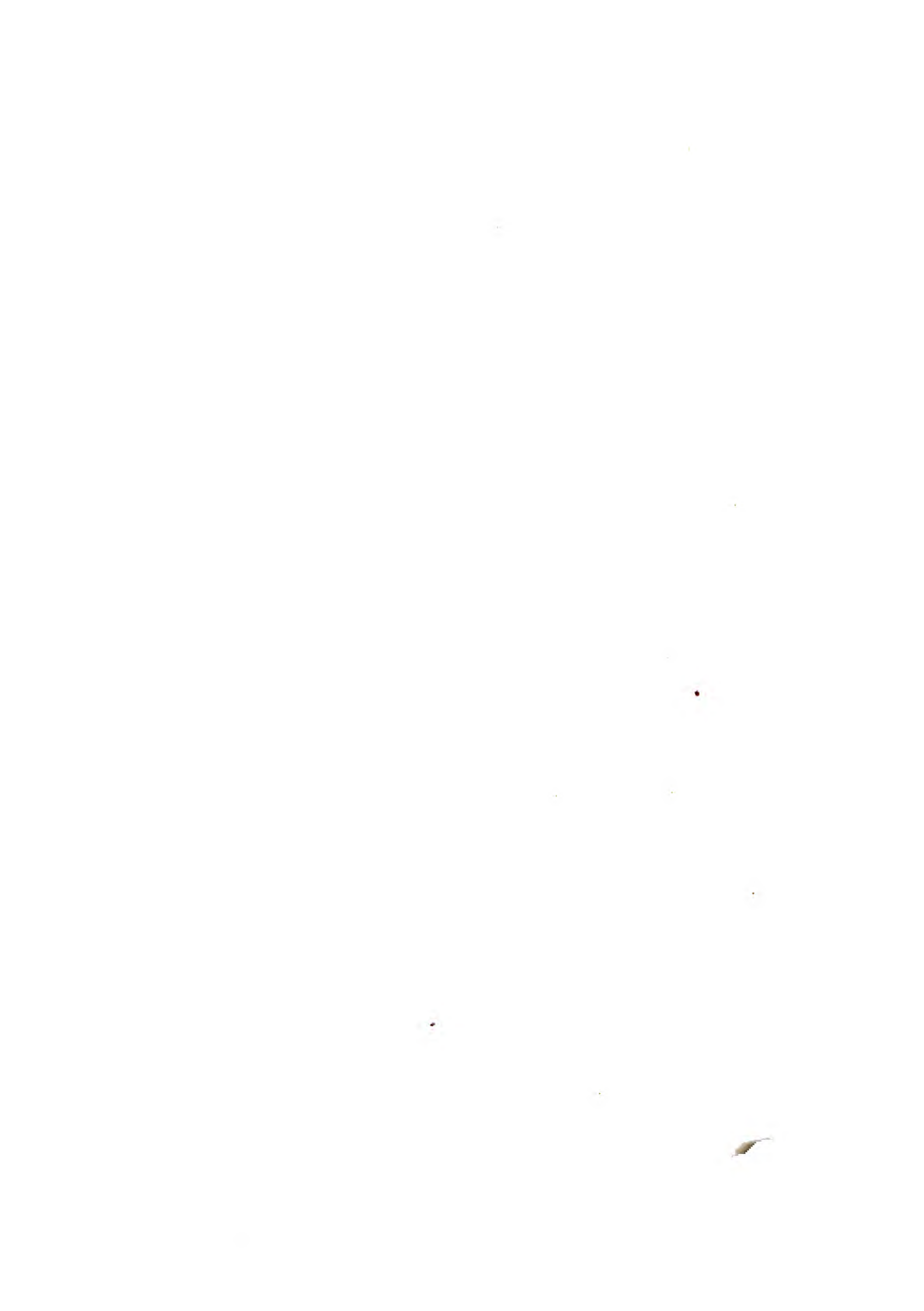


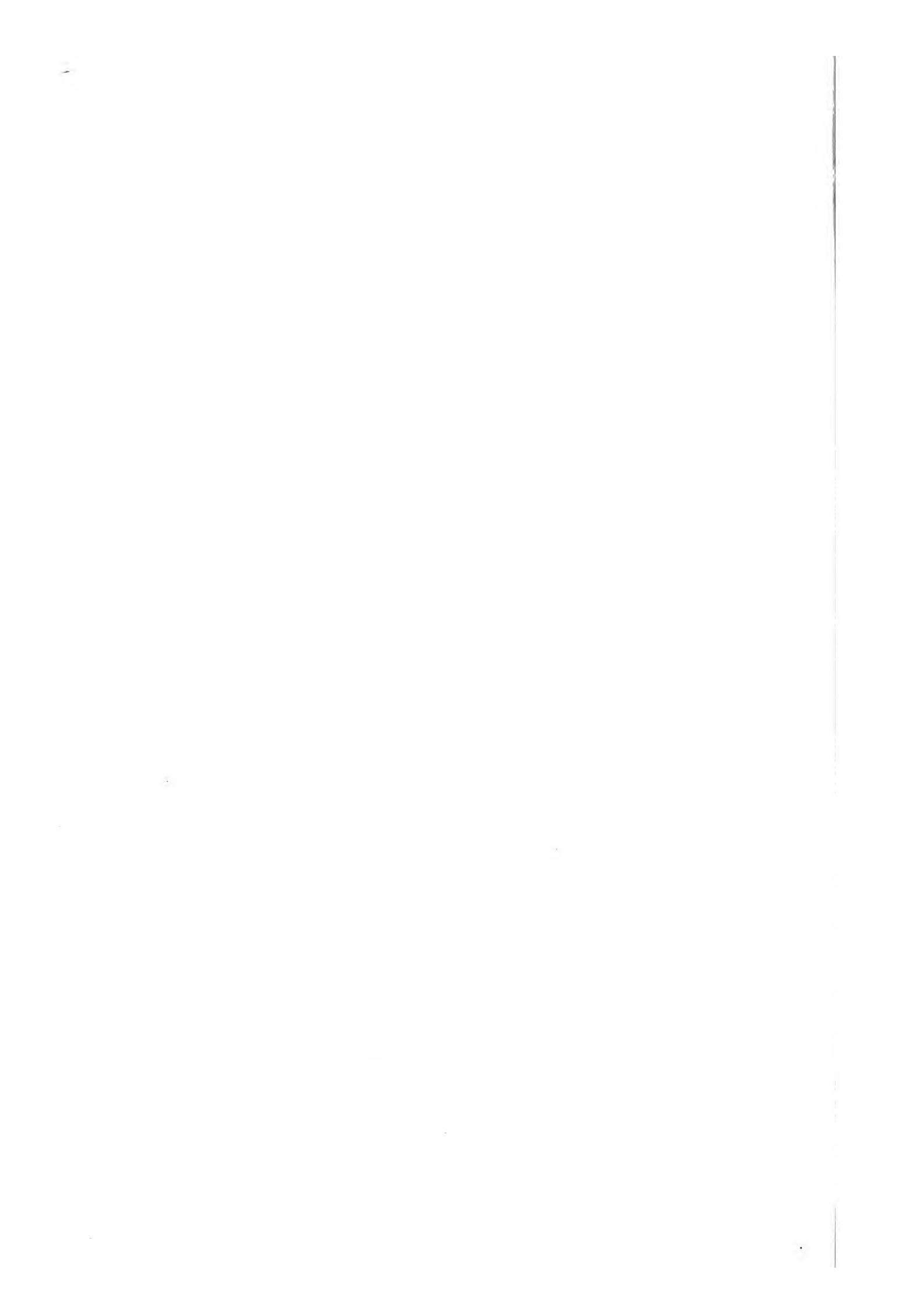
ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 4065

11

















RODOLPHE DARZIENS

L'Amante du Christ

SCÈNE ÉVANGÉLIQUE, EN VERS

Représentée au Théâtre-Libre le 19 octobre 1888

PRÉFACE DE E. LEDRAIN

Frontispice gravé par Félicien Rops

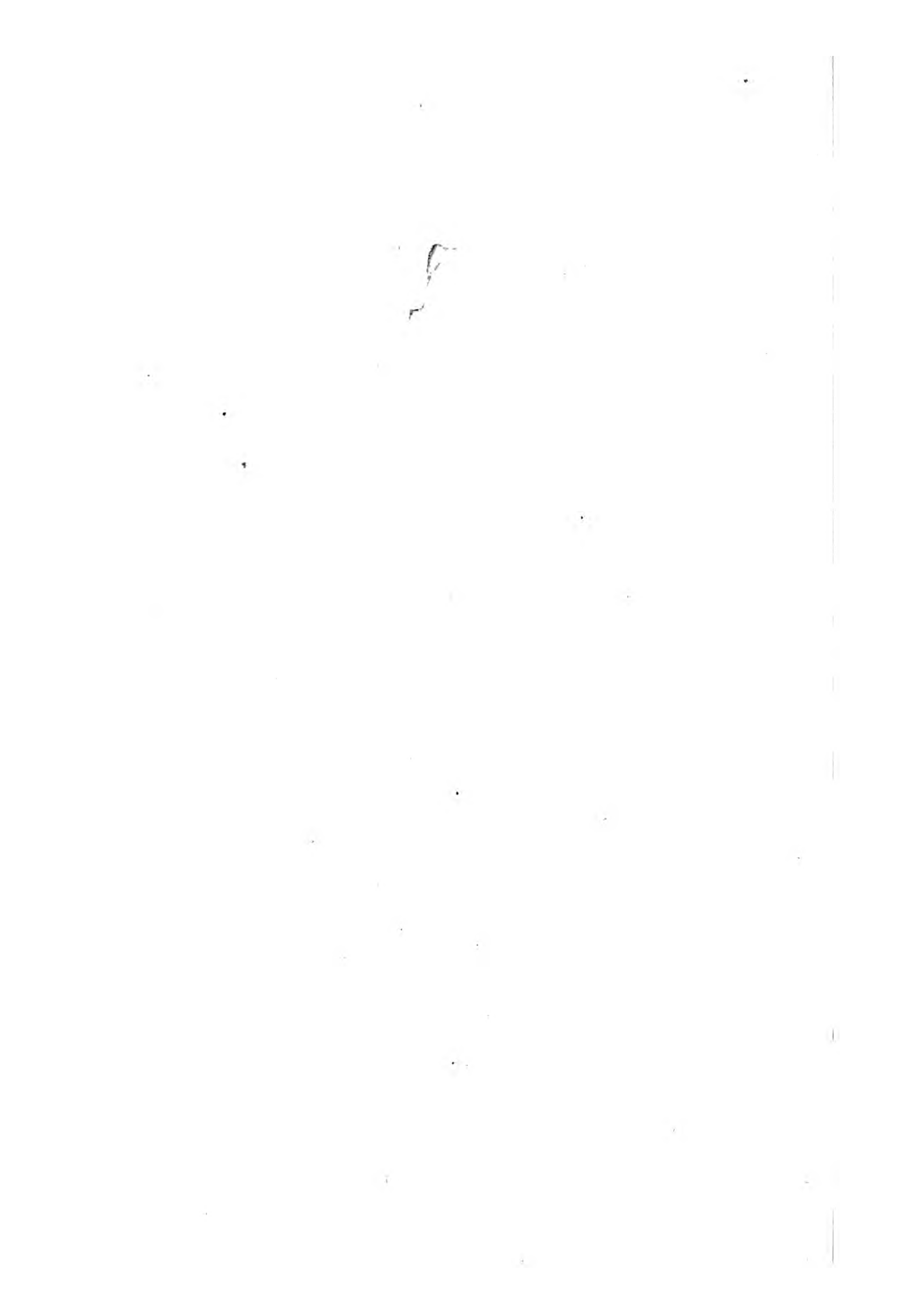


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVIII



i Henry Bauey

Hommages reconnaissant
De son très dévoué

Joseph Dargy

L'Amante du Christ

DU MÊME AUTEUR

LA NUIT, poésies, un volume. Paris, 1884 (épuisé).

LE PSAUTIER DE L'AMIE, poésies, un volume. Paris, 1886 (épuisé).

PAGES EN PROSE, un volume. Moscou, 1887 (épuisé).

STROPHES ARTIFICIELLES, prose. Paris, Alphonse Lemerre, 1888.

POUR PARAÎTRE

VERS DIEU, prose 1 vol.

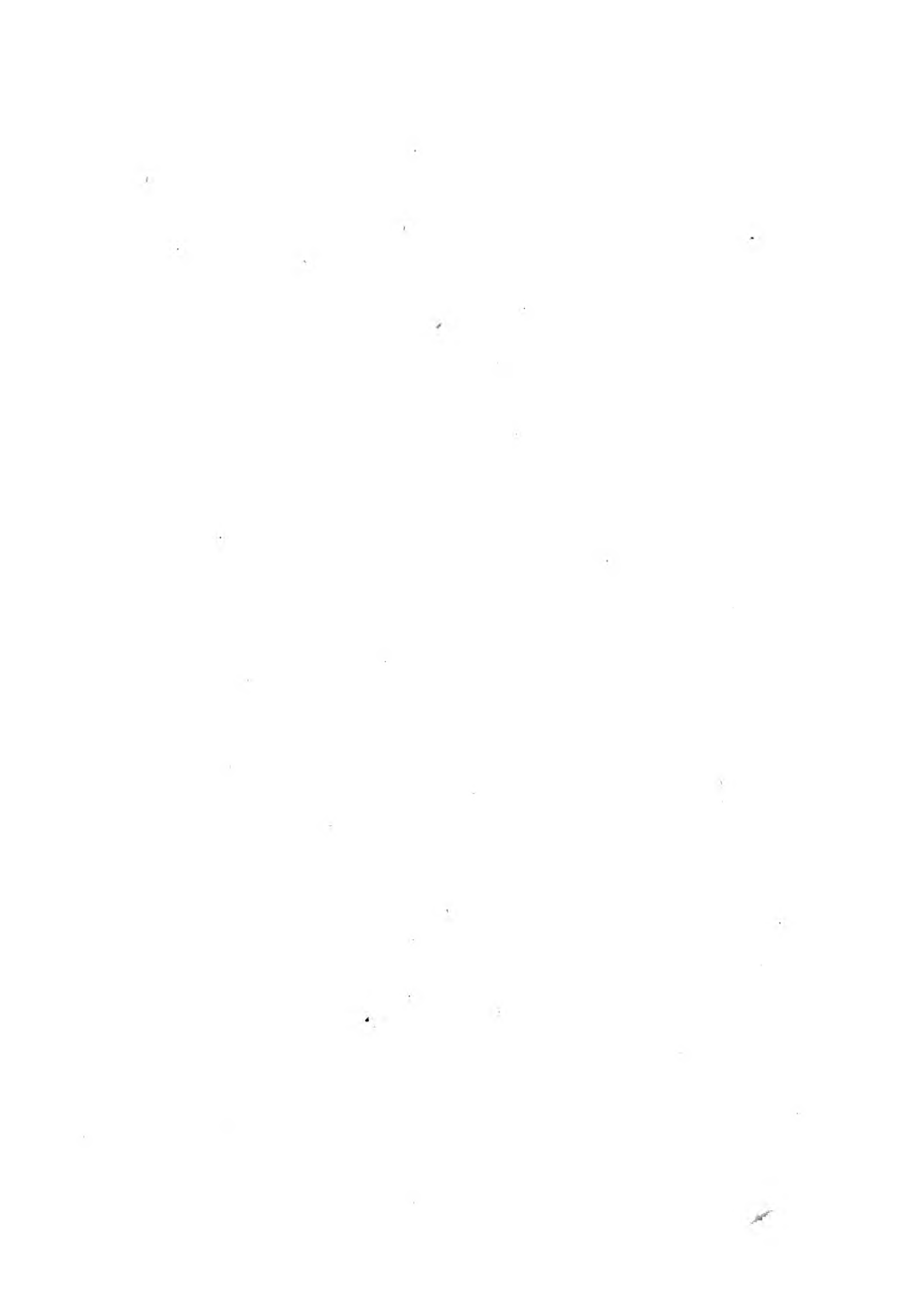
LE MAL, prose. 1 vol.

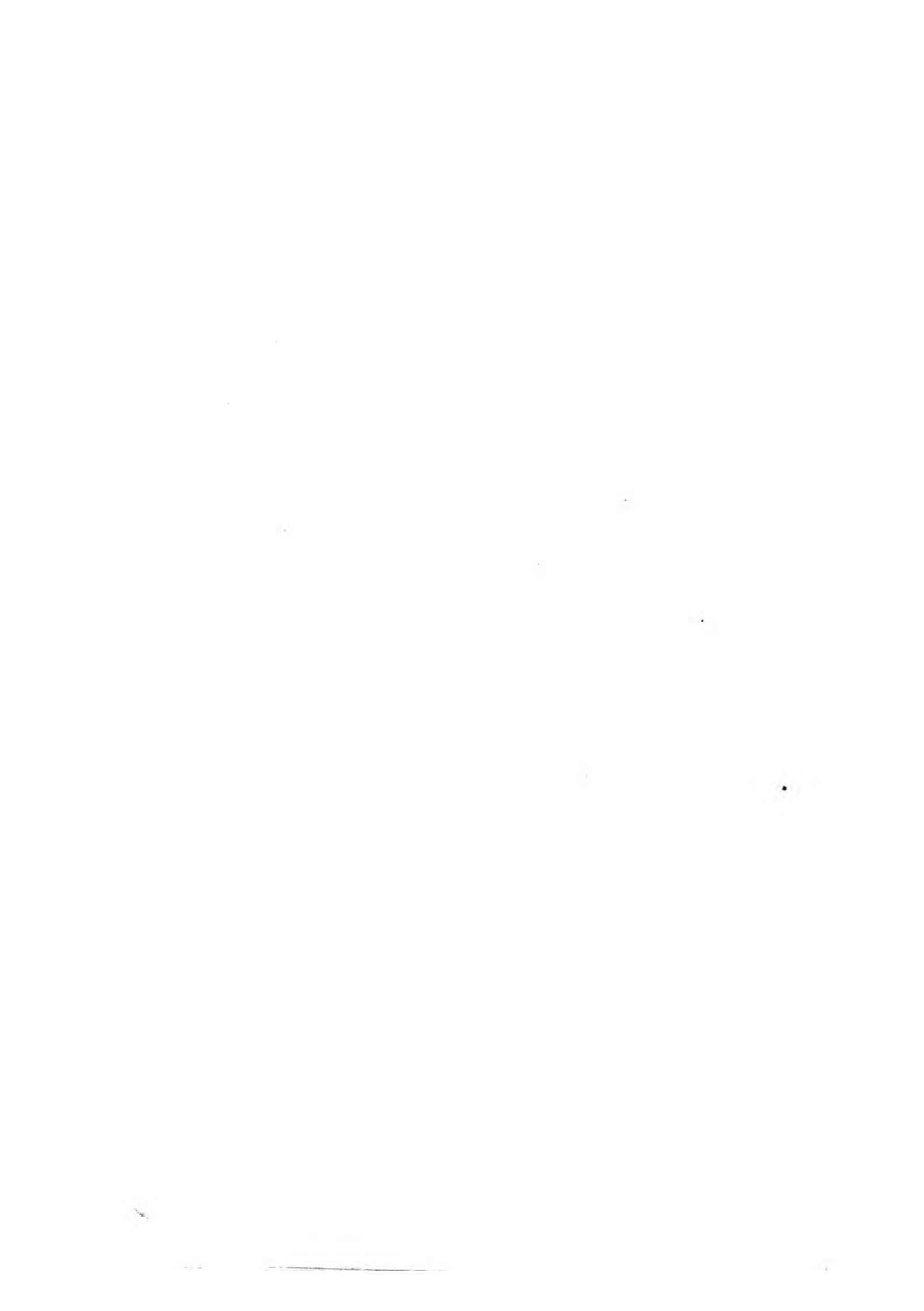
LA CITÉ DU RÊVE, prose 1 vol.

PAX, poésies 1 vol.

L'INVITATION A L'AMOUR, poésies 1 vol.

Tous droits réservés





RODOLPHE DARZENS

L'Amante du Christ

SCÈNE ÉVANGÉLIQUE, EN VERS

Représentée au Théâtre-Libre le 19 octobre 1888

PRÉFACE DE E. LEDRAIN

Frontispice gravé par Félicien Rops



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVIII





PRÉFACE

LE mot *amante* doit être pris au sens mystique, et non comme indication nécessaire d'un amour matériel. La Magdeleine aime-t-elle Jésus avec tous ses sens? Éprouve-t-il en respirant l'arome de ses cheveux et en sentant la chaleur de ses lèvres, quelque sensation délicieuse? Le poète ne le dit pas. Du moins la tendresse de Jésus reste cachée derrière un voile. C'est ce qui prouve jusqu'à quel point M. Darzens a le sentiment de la poésie historique. Comment animer de nos ardeurs ces êtres merveilleux qui ont le mieux fourni à l'humanité la vision du

divin? Les amener à la réalité, ce serait les faire entrer dans le néant. Vapeurs dorées à forme humaine, ils disparaissent dès qu'on les touche et qu'on leur suppose une consistance et des passions charnelles.

En juif fidèle, Jésus chaque année quittait la terre arrosée, la verte Galilée, et s'acheminait, pour la Pâque, vers Jérusalem. Le pays était dans un état singulier et en proie au plus beau songe comme au plus dangereux qu'ait jamais fait l'esprit humain. Ecrasé sous les éléphants d'Antiochus Épiphane, et plus tard sous le poids lourd des légionnaires romains, le Juif s'était mis à imaginer comme prochain l'avenir messianique. Toute une littérature distincte de la Bible, et que je ferai connaître un jour au public français, se forma autour de la grande espérance.

Un Roi-Messie, libérateur du peuple, devait naître bientôt et choisir, comme centre de sa puissance, Jérusalem, mais non pas cette Jérusalem semée de rudes pierres sur ses collines et dans ses rues, et qui, en son étroite enceinte, ne pouvait contenir qu'une poignée de fidèles. Détruite par ses enne-

mis, l'ancienne ville ferait place à une cité nouvelle, de dimensions prodigieuses, où monteraient, pour y trouver la joie, toutes les nations du monde. Alors, plus de pauvreté, de meurtres, de contestations mauvaises, de vols de nuit! Plus rien de ce qui est pervers! Aucune larme ne coulerait dans la jeune Jérusalem, pavée de saphirs et d'émeraudes!

Voilà le rêve. Or un jour, dans la terre de Galilée, le plus séduisant des fils de l'homme s'écria tout à coup : « Le royaume de Dieu est proche. Je suis le Messie! » Tout le nord de la Palestine tressaillit à cette voix. Les foules se levèrent en masse pour écouter le jeune nabi et entendre les paroles de délivrance. Les collines de Galilée, les bords heureux du lac de Tibériade, tels furent les lieux dociles, témoins des triomphes de Jésus. Mais dans la Judée proprement dite, à Jérusalem, où vivaient les docteurs et où dominait la science officielle, ennemie acharnée de toute nouveauté, protectrice de tout arbre à couper et à mettre au feu, la jeunesse de Jésus était loin d'obtenir le même accueil.

Aussi, quand il gagnait la cité du temple, quel repos pour lui que de s'asseoir, pendant quelque temps, presque à la porte de la ville, dans la maison de Lazare ! Là se tenait une bonne famille bourgeoise où deux femmes jeunes, de caractère bien opposé, Marthe et Marie, répandaient un grand charme.

Un jour, un voisin de Lazare, un pharisien ennemi de Jésus, mais curieux, semble-t-il, de recevoir chez lui un homme aussi célèbre dont il pourrait sans doute tirer quelque lumière, le pressa de prendre place à sa table. (Peut-être aussi, comme le marque M. Darzens, Jésus, sans être convié, fit-il invasion dans la maison du pharisien.) Pendant le repas, une pécheresse de Magdala, que la légende chrétienne a faussement identifiée avec la sœur de Lazare, se précipitant dans la demeure de Simon, se laissa rouler aux pieds du nabi, les couvrant de ses larmes et de ses caresses. Amour mystérieux qui ne se reverra plus dans l'humanité ! En touchant de son front la sandale de Jésus, — M. Darzens a fort bien compris cette scène, — la Magdeleine a tout reconquis et s'est

placée même fort au-dessus de vierges qui n'ont jamais aimé.

Le cœur de la juive est un des plus constants. Dans l'horreur du supplice, la femme de Magdala, alors que tout, jusqu'à son père, avait abandonné Jésus, ne quitta point le doux crucifié. Le ciel même se fermant pour le Juste, le cœur et le regard de la pécheresse restèrent grand ouverts devant lui.

En quels vers d'artiste M. Darzens a fait éclater tout ce qu'il y avait de puissance amoureuse dans la courtisane de Magdala! Comme ses trois personnages principaux, Jésus, Simon et la Magdeleine, sont bien représentés avec leur nature particulière : Jésus, la raison haute et bonne; Simon, l'étroitesse bourgeoise unie à la sécheresse du légiste et du dévot; Magdeleine, la femme purifiée et divinisée par le grand amour! A la table du pharisien fut donnée, par les lèvres de Jésus, la meilleure leçon de philosophie que l'humanité ait jamais reçue. Le jeune maître de Nazareth, n'écoutant que son propre cœur, dépassa ce jour-là tous les sages et tous les docteurs. La noble poésie de

M. Darzens rend admirablement tout ce qu'il y a d'élevé dans cette scène unique.

Le poète a introduit, dans son œuvre, des personnages accessoires : Judas l'Ischariote accompagnant Jésus, et la femme horrible placée à côté de la Magdeleine. Ces deux têtes, pleines de laideur, ne font que mieux ressortir la beauté morale de l'*amante* et du *Christ*

Mais ce qui me plaît, par-dessus tout, dans ces pages, c'est la teinte dont le poète a su envelopper tous les êtres, et la façon dont il a saisi l'heure où les faits s'accomplissent. Heure triste, puisque la mort est si proche et que ses ombres apparaissent déjà autour de Jésus. Le visage du Galiléen se doit, dans quelques jours, voiler pour la Magdeleine en larmes. C'est la première et la dernière fois qu'elle touche les pieds adorés. Voilà ce que l'on aperçoit dans l'*Amante du Christ*, et ce qu'il était absolument nécessaire d'y mettre. Il fallait que cette première rencontre eût quelque chose de la mélancolie d'un adieu.

Et maintenant, faut-il en vouloir à M. Darzens d'avoir osé arranger pour la scène une telle légende évangélique? Je vis représenter un jour à la Gaîté une tragédie d'Euripide, traduite par M. Leconte de Lisle, où les dieux et les déesses faisaient leur apparition. J'avoue que, dans ce milieu et sous les costumes à peu près modernes, les Olympiens semblaient singulièrement déplacés et même ridicules. Mais ici, aucune ressemblance. Les divinités grecques ne sont que de pures abstractions, tandis que Jésus a réellement vécu et foulé cette terre. Si la légende l'a transfiguré, il n'en reste pas moins, par bien des côtés, par son corps et par ses discours fort humains, l'un de nos frères.

Que si l'on crie au scandale parce qu'un tel être, si proche du divin, et parce que la Magdeleine, tant aimée des siècles chrétiens, figurent sur un théâtre, que l'on se rappelle les *Mystères du moyen âge*. Sans doute, on les jouait parfois dans les églises, dans les longues cathédrales gothiques où

les têtes du Christ et de ses saints se montraient à la lueur mystérieuse des grands vitraux peints, mais enfin là même, dans ce lieu si bien approprié, on allait jusqu'à leur donner une apparence et une voix humaines. Cela nous suffit pour justifier M. Darzens.

Pourquoi sur une scène de choix, fréquentée surtout des lettrés et des artistes, ne ferait-on pas l'essai de donner la page la plus ravissante de l'histoire évangélique ? Pour les spectateurs comme ceux que M. Antoine a su attirer chez lui, il y a une chose qui remplace fort bien les vitraux peints utiles à la foule, et l'appareil des grandes cathédrales, c'est la lueur tombant des beaux vers sur le Christ et sur la Magdeleine. M. Darzens les a suffisamment enveloppés l'un et l'autre d'idéal et de poésie pour que leur présence en chair et en os sur le Théâtre-Libre ne blesse en rien les sentiments les plus délicats.

J'ai peut-être à me justifier davantage de placer cette courte préface en tête de *l'Amante du Christ*. L'auteur, encore dans la première jeunesse, s'est adressé à moi parce qu'il s'agit de la Judée et de la

Bible dans son œuvre, et aussi parce que je suis l'ami de sa personne et de son talent. Comment n'aurais-je pas donné mon témoignage de particulière sympathie à l'une des plus rares natures de poète que je connaisse? La belle langue ardente, claire et sonore, dans laquelle sont écrites les pages de M. Darzens, ne manquera pas de toucher tous les vrais lettrés, comme elle m'a ému moi-même. Qui est en état de frapper à vingt-deux ans des vers semblables peut s'attendre à tous les succès, et à devenir quelque jour un prince de sa génération.

Ce qui me confirme dans cet augure, c'est que le brillant auteur de *l'Amante du Christ* ne s'arrête pas, pour rendre ses conceptions, à la seule forme poétique : il sait manier aussi le bon instrument de la prose, qui demande de fortes mains. Cela est indispensable pour la bataille littéraire.

*« Dans les nobles desseins dont l'âme est occupée,
Les vers sont le clairon, mais la prose est l'épée. »*

E. LEDRAIN.







NOTICE PROSODIQUE

LES vers qui suivent ne sont écrits ni dans la formule classique, ni même dans celle des Romantiques et des Parnassiens; cependant leur prosodie ne dépend pas du seul bon plaisir du poète; elle suit, comme l'ancienne, des règles fixes, lesquelles ne sont d'ailleurs que celles qui ont toujours existé, mais généralisées.

En effet, l'Art poétique de Boileau apprenait surtout à faire des vers qui ne fussent pas faux : or, il est de toute évidence que si le rythme est bien intimement lié à l'idée d'un poème, la métrique d'un vers est et doit rester indépendante, absolument, du sens même de ce

poème ; car la métrique française, au lieu de se baser sur l'entrelacement de brèves et de longues, repose sur le nombre des syllabes du vers, nombre qui doit être tel, que l'oreille puisse le facilement retenir : en conséquence, la césure n'intervient dans le vers que lorsque ce nombre devient trop grand pour être d'un seul coup perceptible. Jusqu'à huit pieds, le vers se passe donc de la césure : elle ne devient nécessaire qu'au-dessus de ce chiffre et doit correspondre alors avec une tonique : mais il faudrait plus que les quelques lignes d'une notice pour exposer même succinctement la théorie du vers français ; qu'on se reporte seulement aux prosodies de M. Ténint (1844) et à celle de l'auteur de la sextine, F. de Grammont, non moins qu'au traité de versification de Théodore de Banville, où éclatent ces lignes :

« Osons proclamer la liberté complète, et dire qu'en ces questions complexes, l'oreille décide seule. On périt toujours, non pour avoir été trop hardi, mais pour n'avoir pas été assez hardi. »

RODOLPHE DARZENS.



A LA
MÉMOIRE SACRÉE
DE
MON PÈRE
R. D.

PERSONNAGES

CHRIST	MM. MÉVISTO.
SIMON LE PHARISIEN . . .	LAUDNER.
JUDAS L'ISCARIOTE	DEPAS.
THOMAS DIDYME	DAMON.
MIRIAM DE MAGDALA . . .	M ^{mes} DAUBRIVES.
LA FEMME DE SIMON . . .	FRANCK.
UNE VIEILLE	BARNY.

DISCIPLES; PEUPLE.



L'Amante du Christ

Quelqu'un des Parouschites l'ayant prié de prendre un repas avec lui, Jésus vint dans sa maison et s'étendit à table. Or, voilà qu'une femme de la ville, laquelle était pécheresse, informée que Jésus mangeait chez ce Parouschite, apporta un alabastré de myrrhe et se plaçant en arrière, toute prosternée, — et sanglotante, se mit à arroser de ses larmes les pieds de Jésus, qu'elle essuyait ensuite avec les cheveux de sa tête. Elle couvrait les pieds de caresses et les parfumait de myrrhe.

(Luc VII, 36-38.)

— Alors un des disciples de Jésus, Judas, fils de Simon Iscariote, celui-là même qui le devait livrer, fit cette remarque : « Pourquoi cette myrrhe n'a-t-elle pas été vendue trois cents deniers que l'on aurait donnés aux pauvres ? » Il parlait de la sorte, non qu'il eût le souci des pauvres mais parce qu'il était larron, et qu'ayant

la charge de la bourse il portait tout ce qu'on y déposait. — Laissez-la dit Jésus, c'est pour le jour de ma sépulture qu'elle l'a réservée. Parmi vous, vous aurez toujours des pauvres, mais moi vous ne m'aurez pas toujours. —

(Jean XII, 4-8.)

(Traduction E. LEDRAIN.)

SCÈNE PREMIÈRE

*Un intérieur à Jérusalem : sur la gauche de la scène une table entourée de bancs, au-dessus de laquelle pend une lampe de cuivre à sept becs, en étoile ; au fond et vers la droite une porte. De ce même côté et sur le devant deux escabeaux. C'est le soir de l'entrée du Christ dans la ville *. Au lever du rideau, Simon le Pharisien est assis à la droite de la table et à demi tourné vers la porte ; il vient de déposer à côté de lui un sépher qu'il lisait. Au seuil se détache en silhouette la femme de Simon, portant à la manière orientale une cruche pleine d'eau sur l'épaule gauche.*

SIMON.

Elohim ! strictement j'ai conformé ma foi
Ainsi qu'il est prescrit, aux textes de ta loi,

* Le jour des Rameaux.

Toutes religions, hors la tienne, étant vaines ;
N'as-tu pas jusqu'ici, stérilisé les peines
Des étrangers nombreux venus en ce pays
Pour y prêcher des dieux et des dogmes haïs ?
Fais, ô seul Élohim père et maître du monde,
Qu'elle périsse entièrement, la race immonde
Des imposteurs méchants et des prophètes faux,
Dont la voix assourdit nos hymnes triomphaux
Qui proclament ta gloire unique et ta victoire,
Dieu d'Israël ! par delà les temps et l'histoire !

Il se lève et marche.





SCÈNE II

La femme de Simon entre.

SIMON.

Femme ! voici bientôt deux heures que j'attends ;
Qu'as-tu fait aujourd'hui pour rester si longtemps
A puiser l'eau dans cette cruche à la fontaine ?
Serait-ce... que la course est, ce soir, plus lointaine ?

LA FEMME.

Pourquoi railler ? — Je vais apprêter le repas ;
Pendant ce temps, écoute-moi : mais ne crois pas
Que je cherche une excuse et que ma bouche invente ;
Car voici ce qu'ont vu les yeux de ta servante,
Et ce qu'également tes yeux auraient pu voir :

Ayant déjà rempli ma cruche à l'abreuvoir
Je revenais, chantant ainsi que mes compagnes,
Lorsqu'un homme, arrivé ce matin des campagnes,

Et que suivait un long cortège — comme un roi! —
S'arrêta dans la rue à quelques pas de moi :
Pour sceptre, sa main droite élevait une branche ;
Ses cheveux étant noirs et sa tunique blanche,
Il m'a semblé pareil à l'ange précurseur
— Nimbé d'une tristesse et vêtu de douceur! —
Que souvent Élohim envoie à ses prophètes.
Or, il vient avant la Pâque sainte et les fêtes
Pour conduire Israël qui marche à l'abandon.
Il parle seulement d'amour et de pardon ;
Et, tandis que la foule écoutait en silence,
Il a dit : « *La Première pierre, qu'il la lance*
Aux coupables, celui qui n'a jamais péché ! »
Ses mains savent guérir, et, dès qu'il eut touché
Les yeux morts d'un vieillard rencontré sur la route,
La nuit où se trouvait l'aveugle fut dissoute !
Il aime ceux qui sont faibles et les défend :
« *Laissez venir à moi jusqu'au petit enfant !* »
A-t-il dit, écartant avec des gestes calmes
Les bras qui lui tendaient des rameaux et des palmes
Car, de loin, une mère, ainsi qu'un frêle lys
Lui présentait, voulant qu'il le bénît, son fils !

SIMON.

Femme ! dis-moi comment on appelle cet homme.

LA FEMME.

Je crois que c'est Jésus que le peuple le nomme.

SIMON.

Ce Jésus, serait-il le même que celui
Qui va prêchant qu'enfin l'Ère nouvelle a lui,
Que les temps sont venus, et qu'il est le Messie?

LA FEMME.

Sans doute, puisqu'il dit : *« J'absous et je gracie
« Étant le Rédempteur depuis longtemps promis
« Par le Dieu qui vous fit vaincre vos ennemis ;
« Car, en vérité ! c'est Adonai mon père,
« L'Élohim qui vouant aux Juifs un sol prospère,
« Les tira de l'Égypte et les sauva des flots ! »*

SIMON.

Il ment ! et je saurai déjouer ses complots :
Un vil charpentier eut pour fils cet homme fourbe ;
Ses disciples ne sont que la lie et la tourbe
Abjecte des faubourgs qu'il traverse en prêchant,
Et sa religion est clémente au méchant !
Il n'enseignerait pas, se sachant incapable
De faillir, que l'on doit pardonner au coupable ;
Mais son âme perverse et son esprit subtil,
Par une humble doctrine ont prévu tout péril.
Or, je confondrai cet imposteur : qu'il se fasse
Seulement, qu'un jour nous nous trouvions face à face.





SCÈNE III

La porte restée entr'ouverte, est poussée complètement en dedans. Christ apparaît dans l'encadrement du chambranle sur l'horizon splendide d'un ciel crépusculaire. Il est vêtu, pauvrement, de laine blanche; ses cheveux étant noirs, il a la barbe d'un roux ardent en signe de la dualité de sa nature à la fois humaine et divine. Sa main droite tient une palme verte. — Un instant, il s'arrête sur le seuil, puis il entre suivi de quelques disciples parmi lesquels Judas l'Ischariote.

CHRIST.

Simon laissera-t-il, pour le repas du soir,
Jésus de Nazareth à sa table s'asseoir ?

SIMON.

Qu'il franchisse le seuil ! Ma porte est large et haute !
Et ma maison se réjouit, quel que soit l'hôte
Qui partage avec moi le froment et le vin.
— C'est toi Jésus ? Bois à ta soif, mange à ta faim !

Il se lève.

Trends, pour te reposer, la place que j'occupe,
Mais ne crois pas, Nazaréen ! que je sois dupe
D'un vain orgueil ou d'une facile bonté,
Car j'obéis au seul commandement dicté
Par Élohim, l'unique Dieu que je vénère !

CHRIST.

Tes petits-fils, Simon, te verront centenaire,
Puisque tu suis la loi divine exactement ;
Mais ceux qui font le bien sans dédommagement
Et non pour conformer leur conduite aux usages,
Ces hommes-là, vivront jusqu'à la fin des âges
Et leur vaste bonheur n'aura pas d'horizon !

SIMON.

Il t'est facile de paraître avoir raison !
Car ta logique adroite, en ses mailles, m'enserme :
Du reste je ne suis qu'un bien faible adversaire,
Et tu n'ignores pas, certainement, sachant
Mon nom, que mon état est celui de marchand ?

CHRIST.

Pourquoi me tentes-tu ? Je connais tes pensées
Mieux que toi-même, avant qu'elles soient commencées !
Et si je suis venu c'est parce que ton vœu
Était de voir celui qui se dit fils de Dieu ;

Simon, je suis cet homme, et je veux te répondre,
Puisque c'est ton désir encor de me confondre.

SIMON.

Seigneur, qui donc t'a dit que je l'avais voulu ?
L'esprit de l'homme étant souvent irrésolu
Sa bouche a parfois des paroles insensées ;
Mais le cœur les renie à peine prononcées !





SCÈNE IV

A ce moment entre une vieille femme qui conduit Miriam de Magdala ; celle-ci avec son bras gauche replié retient contre sa poitrine une touffe odorante de lys et de roses ; de son bras droit elle porte une amphore pleine de parfums. Comme hésitante elle suit sa conductrice puis s'arrête à quelques pas de Christ.

LA VIEILLE.

Viens ! le Nazaréen que tu cherches est là !

LA MAGDALÉENNE.

Maître ! on dit que jamais nul amour n'égala
Le tien pour les pécheurs qui confessent leurs fautes ;
J'irai vers toi, qui sais pardonner, si tes hôtes
Le veulent bien,

Simon lui fait signe que oui.

afin de te donner ces fleurs,
Car elles sont mes repentirs et mes douleurs,

Puisque mon âme saigne comme font ces roses
Et que je sens en moi des souvenirs moroses
Éclore, tels que des lys blancs ! cruellement,
Seigneur, permets éncor, ne fût-ce qu'un moment,
Permets qu'agenouillée ainsi qu'une humble esclave
Je couvre de baisers tes pieds, que je les lave
Des parfums les meilleurs et les plus onctueux
Et que je les essuie en prenant mes cheveux.

Elle s'agenouille.

JUDAS.

Jésus, ne crois-tu pas qu'il soit vraiment dommage
Que cette femme, désirant te rendre hommage,
Ait répandu des huiles rares sur le sol ?
Refuser — ce qu'on jette — aux pauvres, c'est un vol.
Or, ces parfums exquis, au lieu de les répandre
Ainsi, certainement on aurait pu les vendre,
— Puisque on paye très cher la myrrhe et les benjoins, —
A de riches marchands trois cents deniers au moins
— Bien des pièces d'argent et quelques pièces jaunes
Qui nous auraient suffi pour de larges aumônes !
— D'ailleurs, puisque ton œil peut lire en notre esprit,
Ces vaines preuves de respect, ô Jésus-Christ,
Ne te sont-elles pas sans doute indifférentes ? —

CHRIST.

En couvrant de ces fleurs et d'huiles odorantes

Autant que de baisers les deux pieds que voilà,
Cette femme a bien fait, Iscariote ! Elle a
D'avance, pour la mort et pour la sépulture,
Parfumé ma chair prête aux clous de la torture,
— A laquelle un baiser aussi doit me livrer.
Laissez-moi donc, avant de mourir, m'enivrer
De cet amour inattendu d'une étrangère,
Puisque votre amitié deviendra mensongère
Et que celui de vous que je chéris le plus,
— Avant que quatre jours entiers soient révolus,
Tandis que bafoué de toutes les manières,
Sous ses yeux ! je serai déchiré de lanières
Par les prêtres qui m'ont déjà calomnié,
M'aura, trois fois de suite, en jurant, renié !
— Cette femme n'a pas fait d'actes téméraires,
Judas ; d'ailleurs, n'aurez-vous point, toujours, des frères
Malheureux ? Quant à moi, c'est bientôt maintenant
Que je vais vous quitter !

SIMON.

Il me semble étonnant
Qu'en vérité cet homme-là soit le Messie
Promis dès Abraham dans chaque prophétie !
Car, s'il est fils de Dieu, comment ne sait-il pas,
Qu'indigne de baiser les traces de ses pas,
Cette femme, risée et honte de la ville,
Le souille en le touchant, étant tellement vile

Que morte — les porcs mêmes s'en éloigneront !

CHRIST.

Relève, Miriam de Magdala, ton front !
Je suis le doux pasteur des âmes éplorées
Qui vient pour ramener les brebis égarées
Vers mon Père — O Simon ! — le Dieu juste et clément !

SIMON.

Seigneur !...

CHRIST.

Pharisien, réponds-moi franchement
Aux deux questions simples que je vais te faire.

SIMON.

Parle donc ! maintenant, Jésus, je te révère
Sinon comme prophète, au moins comme sorcier !

CHRIST.

Eh bien, si tu voyais un riche créancier
Qui remît, avec des paroles amicales
A deux vieux débiteurs des dettes inégales
— L'un lui devant deux cents drachmes, l'autre un denier,
Penserais-tu qu'il soit moins bon pour ce dernier ?

SIMON.

Non ; il a pour chacun une bonté pareille
Car son cœur reste sourd à ce que lui conseille
L'avarice ; d'ailleurs sa générosité
Ne serait nullement plus grande, en vérité !
S'il leur avait remis même vingt fois ces sommes !

CHRIST.

Tu dis vrai : cependant lequel de ces deux hommes
Aimera plus, à ton avis, son bienfaiteur ?

SIMON.

Évidemment ce doit être le débiteur
Auquel sera remise une dette plus forte ;
Puisqu'il a moins d'espoir qu'elle le soit : de sorte
Qu'il en est beaucoup plus reconnaissant.

CHRIST.

Simon,
Parce que craignant Dieu tu hais le vil démon,
Ton cœur a jugé bien. Or, maintenant, compare :
Je suis ce riche dont le cœur n'est pas avare.
Vois-tu cette humble femme ? Elle a beaucoup péché ;
Pourtant, ses repentirs sincères m'ont touché,
C'est pourquoi toutes ses fautes lui sont remises !

Également je te pardonne tes méprises,
Ta vie étant conforme aux textes de la loi ;
Mais elle doit m'aimer mille fois plus que toi,
Puisque envers moi sa dette était bien plus ancienne
Et mille fois, au moins, plus grande que la tienne !

Va donc en paix, Magdaléenne, je t'absous
Et ta foi t'a sauvée à tout jamais.





SCÈNE V

En ce moment une foule bruyante apparaît au fond : quelques disciples entrent, parmi lesquels Thomas Didyme.

THOMAS.

C'est nous,
Maître ! En nous ordonnant d'annoncer ta venue,
— Pour que la vérité ne fût point méconnue —
Tu nous as dit : « *Je vous permets de secourir*
« En m'invokant, les malheureux, et de guérir
« Le corps de maux sans nombre et de tout péché l'âme ! »
Or, voici que la foule, en se moquant, nous blâme
Parce qu'ayant tenté de parler en ton nom
Nous n'avons pu sauver un enfant. Viens, sinon
Le peuple qui nous suit nous lancera des pierres !

CHRIST.

Hommes, quand donc s'humilieront vos âmes fières ?

Un orgueil insensé vous empêche de voir
Qu'en la soumission de croire est tout pouvoir !
— Quels sont ceux que n'a pu sauver ta foi fragile ?

THOMAS.

Nous allions récitant à tous ton évangile
Et promettant de secourir les angoisseux,
Lorsqu'un vieillard nous dit : « *N'êtes-vous point de ceux*
« *Qui, ce matin, accompagnèrent par les rues*
« *Un prophète acclamé des foules accourues*
« *Et qu'on nomme, je crois, Jésus de Nazareth ?*
« *Menez vers lui mon fils, car voici plus de sept*
« *Jours entiers, qu'un démon malfaisant le torture !* »
— Et maintenant, on nous accuse d'imposture
Pour avoir vainement, en répétant : « *Va-t'en !* »
Voulu chasser du corps du malade, Satan.
— Aussi, comme son fils est mourant, le vieux père
Veut t'implorer, disant qu'en toi seul il espère,
Et nous venons vers toi, Jésus, pour t'avertir.

CHRIST.

Je sauverai du noir démon l'enfant martyr
Dont le père se fie à moi sans me connaître
Lorsque vous, vous doutez même de votre maître !
Car, vous n'avez pas pu délivrer cet enfant
Parce qu'en vous le doute est toujours triomphant :

Votre âme est malgré tout demeurée incrédule
Puisque c'est sa croyance ancienne qu'elle adule.
N'ai-je point dit : « *Ayez dans votre esprit troublé
« Autant de foi sincère en moi qu'un grain de blé !
« Et vous n'aurez qu'à dire alors à la montagne :
« SUIS-MOI ! » pour qu'elle s'avance et vous accompagne ! »*
Mais votre raison faible hésite ; elle a besoin
Pour affirmer un fait, d'en être le témoin,
Bientôt même, niant encor des choses vraies,
L'un de vous, de ses doigts, voudra sonder mes plaies !

Il se lève.

En vérité, pourtant ! je suis le fils du Dieu
Adoré par tout homme, à toute heure, en tout lieu,
Qui vous créa, comme il a créé ces corolles ;
Et c'est afin que vous croyiez à mes paroles
Que je vais vers l'enfant malade, et que je veux
Qu'il guérisse, dès que mes mains, sur ses cheveux,
— Ainsi que du ciel deux colombes descendues —
Se seront, blanches et légères, étendues !





SCÈNE VI

La nuit peu à peu est venue; au dehors le ciel est tout constellé.

LA MAGDALÉENNE.

Il s'en va! mes regards l'ont suivi vainement,
Sans avoir rencontré ses yeux même un moment.
— Malgré ce que j'ai fait, il ne m'a pas comprise
Et c'est pourquoi mon cœur désespéré se brise!

LA VIEILLE.

Es-tu contente, Miriam? l'homme vainqueur
Qui, passant par la rue, a subjugué ton cœur,
Tu l'as vu d'assez près pour l'admirer, je pense?
D'ailleurs, n'as-tu pas eu la juste récompense
De ton amour et... des présents que tu lui fis?
Il t'a remis tous tes péchés! — A mon avis,
C'est un cadeau digne d'un Dieu, puisque leur nombre
Atteint au moins celui des astres du ciel sombre!

LA MAGDALÉENNE.

Vieille, ne raille pas ! Tu me fais mal : tais-toi ! —

LA VIEILLE.

Tu souffres, maintenant ! Veux-tu savoir pourquoi ?
Tu souffres de sentir que ton espoir avorte ;
Cet homme, tu l'aimais, avoue ?

LA MAGDALÉENNE.

Et que t'importe ?

Étant maîtresse de ma chair et de mon corps,
Aurais-tu, quand je suis coupable, des remords ?

LA VIEILLE.

Dieu m'en garde ! pourtant dis-moi ce qui te pousse
A paraître, devant cet homme seul, si douce ?
D'ailleurs, l'humilité ne t'a point réussi,
Car je l'ai vu sortir fier et calme d'ici,
Sans même un regard vers ta beauté dédaignée. —

LA MAGDALÉENNE.

Et crois-tu que déjà je me sois résignée ? —
Soit ! j'aurai plus d'orgueil puisque cela vaut mieux
Et que les hommes, les jeunes comme les vieux,

N'aient jamais autant que lorsqu'on les déteste.
Aussi bien, suis-je faite pour être modeste ?
Vieille, — te souviens-tu de ce soldat romain
Que je battais, et qu'un seul geste de ma main
Faisait ramper à mes genoux tel qu'un chien triste ?
Personne, lorsque je le veux, ne me résiste,
Et je ne connais point de borne à mon pouvoir.
N'ai-je pas la jeunesse ardente et le savoir ?
Regarde donc mes bras pâles, ma taille souple
Et ma poitrine pure où palpite le couple
De mes seins, blancs oiseaux aux becs roses et durs !
Vois mon ventre, où sommeillent les plaisirs futurs !
Quelle luxure m'est étrangère ? Mes lèvres
Savent subtilement faire naître des fièvres
Tardives dans le cœur des plus mornes vieillards !
Mes désirs font saigner ainsi que des poignards !
Et mon baiser, pour qui le savoure, est un philtre
Pernicieux, qui dans le sang flue et s'infiltré .
Au point que même des femmes en ont pâli,
Peureuses de m'aimer d'un amour sans oublier.

LA VIEILLE.

C'est vrai, ne connais-tu pas toutes les ivresses ?
Que t'importent l'attention ou les tendresses
D'un homme rencontré par hasard ? Si tu veux,
Bientôt tu vivras dans des palais somptueux,

Sans savoir à combien s'élève ta richesse.
Être riche, crois-moi, c'est l'unique sagesse,
Or, en m'obéissant exactement, avant
Trois mois, tu seras riche. — Un étranger qui vend
Des épices, voudrait que ce soir je t'amène
Dans sa maison ; il dit que, toute une semaine,
Il t'a suivie allant flâner à l'abreuvoir.
Tu lui plais : il propose un talent pour t'avoir,
Prétendant qu'à ce prix tu lui restes... fidèle !
Puis, je sais un jeune homme encore sous tutelle
Dont le tuteur offre cent sicles chaque mois ;
La somme est ronde... Mais il faudrait, toutefois !
Qu'en un an cet enfant s'éteigne sans secousses.
Enfin le proconsul aimant les filles rousses,
J'ai promis que demain tu viendrais sûrement.

LA MAGDALÉENNE.

C'est Jésus que je veux !

LA VIEILLE.

L'autre... est aussi charmant ;
Puis, j'ai reçu déjà quelques deniers d'à-compte !

LA MAGDALÉENNE.

Tant pis pour toi ! J'irai jusqu'au bout de ma honte :
C'est le Nazaréen qu'il me faut dès demain !

Et j'obtiendrai, le suppliant sur son chemin
— Sinon, qu'au même instant je ne sois plus vivante! —
Qu'il me permette, au moins! de le suivre en servante.

LA VIEILLE.

Eh bien! puisque tel est, aujourd'hui, ton désir,
Laisse-moi faire; mieux que toi, je sais choisir
Le moment opportun pour causer de ces choses.
Je lui ferai comprendre tout ce que tu n'oses
Lui dire, et quelles sont tes secrètes beautés;
Je vanterai ta ruse et tes docilités.
Ne crains rien! il viendra. — J'en ferais la gageure.
N'as-tu pas confiance en moi? Je te le jure,
Miriam, demain soir tu l'auras dans tes bras!
— Mais sois habile, alors!

LA MAGDALÉENNE.

Fais comme tu voudras,
Et les moyens m'importent peu, pourvu qu'il vienne!
Tiens je veux te donner, vieille! si je suis sienne,
Des tuniques d'étoffes d'or et des bijoux!
— Mes yeux ont faim de voir son visage si doux,
Mes oreilles ont soif de sa voix calme et belle,
Vers lui mon âme va! Toute ma chair l'appelle!





SCÈNE VII

CHRIST.

Que me veux-tu, Magdaléenne? me voici!

LA MAGDALÉENNE.

Toi! tu m'as entendue et tu viens? Oh! merci!
Pouvais-je l'espérer, maître? — Je suis indigne
Que ta main fasse, pour m'absoudre, même un signe;
Car, lorsque je t'ai vu te lever et partir,
J'ai regretté d'avoir connu le repentir
Et de m'être jetée à tes pieds, étant celle
Devant qui le désir des hommes amoncelle
Des trésors pour payer un instant ma beauté;
Et mon orgueil, en y pensant, s'est révolté!
Mais, près de toi, je ne sais quel pouvoir me dompte;
Mon âme est vile, je le sens, et j'en ai honte.

Elle se frappe trois fois la poitrine.

— Cependant, — puisque nul ne te supplie en vain! —
Laisse-moi, de nouveau, m'agenouiller, afin
De me sentir encor plus humble et plus petite.

Elle s'agenouille.

LA VIEILLE, *bas.*

Suis mes conseils!

CHRIST.

Va-t'en! pourvoyeuse maudite!
Hors d'ici! Crains ma juste fureur! Car mes mains,
Pour te chasser, prendront les cailloux des chemins
Ainsi que je l'ai fait des vils marchands du temple.
Femme, relève-toi!

LA MAGDALÉENNE.

Seigneur, je te contemple
Comme si mes regards ne t'avaient jamais vu :
Il me semble sortir d'un rêve aussi touffu
Qu'une triste forêt où l'ombre est souveraine ;
Je marche maintenant vers une aube sereine :
Mes yeux se sont ouverts, je m'éveille, je vois!
Or, dans ma nuit, cette lumière, c'est ta voix, —
Parle, Jésus! tandis que mon esprit t'écoute,
Se dissipe, pareil aux ténèbres, mon doute,

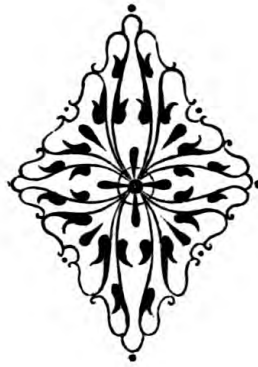
Et tes paroles ont la clarté des rayons !
— Laisse-moi suivre ceux qui disent : « *Nous croyons*
« *Qu'en vérité, Seigneur, c'est bien toi le Messie !* »
Permetts qu'à leurs justes louanges s'associe
Ma prière, ô prophète équitable et clément !
Et puisses-tu, malgré son avilissement,
Pardonner à la pécheresse qui t'implore !
— Hélas ! je suis impure, et tout à l'heure encore
Je croyais que ma chair désirait ton baiser :
Mais je sens, maintenant, cet amour s'apaiser ;
Maintenant, un désir inconnu me pénètre,
Maintenant, le frisson dont s'étonne mon être
S'éveille sous ton seul regard sévère et doux !
Je t'aime maintenant plus qu'on aime un époux,
Car je suis, ô Jésus de Nazareth, l'amante
Qui, douloureusement fidèle, se lamente
Et qui jusqu'à la mort te suivra pas à pas
En t'aimant d'un amour qu'elle ne comprend pas !

CHRIST.

Il te sera beaucoup pardonné, car tu m'aimes
Beaucoup, femme ! plus que mes disciples eux-mêmes !
Et, puisque ton passé, ta foi l'a racheté,
Réjouis-toi ! Ta part est bonne, en vérité !
Car, Miriam de Magdala ! je t'ai choisie
Entre toutes les femmes de l'immense Asie,

Toi, l'humble pécheresse, — parce que tu crois, —
Pour qu'au jour proche de ma mort sur une croix
Tu viennes m'apporter tous les péchés du monde !
Et ce n'est pas en vain qu'à la potence immonde
Un supplice infamant, comme prix du rachat
Des âmes, me clouera, dégouttant de crachat !
J'ai voulu cette lente et cruelle torture
Qui vaut aux hommes la rédemption future.
Pour que tu sois, — venant seule, après l'abandon
Des miens, devant la croix implorer ton pardon, —
La première, parmi toutes, mon épousee,
Et que mon sang, comme la grâce et la rosée
S'épande goutte à goutte sur ton jeune front
En larmes de douleur qui te baptiseront ;
Puis, la fin de ma vie humaine étant sonnée,
Que j'incline vers toi ma tête couronnée
D'épines, moi, le Roi-Sauveur de l'univers,
Et que je meure, en t'accueillant, les bras ouverts !





Achevé d'imprimer

le dix-huit octobre mil huit cent quatre-vingt-huit

PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

P A R I S

Lib. Chapter

1.3 83

82332177



LIBRAIRIE A. LEMERRE, 23-31, PASSAGE CHOISEUL

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Volumes format in-16, imprimés en caractères elzéviériens,
avec fleurons et culs-de-lampe.

THÉODORE AUBANEL. <i>Le Pain du Péché</i> , drame provençal, mis en vers français par PAUL ARÈNE. 1 vol.....	1 50
THÉODORE DE BANVILLE. <i>Florise</i> , comédie en quatre actes en vers.....	2 »
— <i>Adieu</i> , prologue en vers.....	» 50
— <i>Déidamia</i> , comédie héroïque en trois actes, en vers...	2 »
LEON BARRACAND. <i>Théâtre</i>	3 50
ALPHONSE BAUDOUIN. <i>A Corinthe</i> , comédie-idylle. 1 vol.	1 »
CH. BEAUMONT et C. LAURENT. Quatre comédies: <i>La Fille unique. Les Homonymes</i> . 1 vol. in-18...	2 »
ÉMILE BERGERAT. <i>Père et Mari</i> , drame en 3 actes, en prose.	2 »
— <i>Séparés de corps</i> , comédie en un acte, en prose.....	1 50
— <i>La Nuit Bergamasque</i> , tragie-comédie en 3 actes....	2 »
PIERRE BERTIC. <i>La Fille du Régent</i> , comédie en quatre actes, en vers.....	2 »
— <i>Le Bâtard</i> , comédie en un acte, en vers.....	1 »
ÉMILE BLÉMONT. <i>Roger de Naples</i> , drame en cinq actes, en vers.....	2 50
ARTHUR BOREAU. <i>Un médecin pour gendre</i> , comédie en un acte, en vers.....	1 50
ÉT. CARJAT. <i>La Leçon de Jeanne</i> , drame en un acte, en vers.	1 50
PAUL CÉLIÈRES. <i>Domino</i> , comédie en un acte, en vers..	1 50
— <i>Les Étapes du mariage</i> , comédie en un acte, en vers..	1 50
ÉMILE et ÉDOUARD CLERC. <i>Les Cloches du soir</i> , comédie en un acte, en prose (épuisé).	
— <i>Voyage autour des casernes</i> , vaudev. en un acte, en prose.	1 »
FRANÇOIS COPPÉE. <i>Le Passant</i> , comédie en un acte, en vers.....	1 »
— <i>Deux douleurs</i> , drame en un acte, en vers.....	1 50
— <i>L'Abandonnée</i> , drame en deux actes, en vers.....	2 »
F. COPPÉE. <i>Fais ce que dois</i> , épisode dramatique, en vers..	1 »
— <i>Les Bijoux de la délivrance</i> , scène en vers....	» 75
— <i>Le Rendez-vous</i> , comédie en un acte, en vers..	1 »
— <i>Prologue d'ouverture pour les Matinées littéraires de la Gaité</i>	» 50
— <i>Le Luthier de Crémone</i> , comédie en un acte, en vers.....	1 50
— <i>Le Trésor</i> , comédie en un acte, en vers.....	1 50
F. COPPÉE. <i>Madame de Maintenon</i> , drame en cinq actes, avec prologue, en vers.....	3 »
— <i>Severo Torelli</i> , drame en cinq actes, en vers. 1 v.	2 50
— <i>Les Jacobites</i> , drame en cinq actes, en vers. 1 vol.	2 50
F. COPPÉE et ARMAND D'ARTOIS. <i>La Guerre de Cent ans</i> , drame en cinq actes, avec prologue et épilogue, en vers.....	3 »
FRANÇOIS COPPÉE et LOUIS MÉRANTE. <i>La Korrigane</i> , ballet fantastique en deux actes.....	1 »
RODOLPHE DARZENS. <i>L'Amante du Christ</i> , mystère en un acte, en vers. 1 volume.....	1 50
A. DAUDET. <i>L'Arlésienne</i> , pièce en trois actes, en prose..	2 »

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

